

LE SACRÉ

« Il est plus facile d'élever un temple que d'y faire descendre l'objet du culte »
Samuel Beckett • L'innommable p. 95

"Questions et enjeux esthétiques : L'Art et le sacré

Partant du principe que « la notion de sacré [est] une notion sociale, c'est-à-dire un produit de l'activité collective » (Marcel Mauss), l'étude des rapports entre l'art et le sacré, dans le cadre de l'enseignement de l'histoire des arts, englobe non seulement les genres artistico-religieux communément regroupés sous le qualificatif générique d'« art sacré », mais encore tout ce par quoi l'art exprime « le sacré [...] comme une catégorie de la sensibilité » (Roger Caillois), « un élément dans la structure de la conscience » (Mircea Eliade). ----→ « **Qu'est-ce qui socialement et psychologiquement génère du sacré** » À l'aide d'exemples choisis dans une diversité aussi grande que possible d'époques, de domaines artistiques et de civilisations, d'objets et d'édifices cultuels ainsi que d'œuvres d'art, il s'agira : tout d'abord, d'étudier la relation complexe qu'entretient l'art avec le fait religieux, notamment dans une fonction véhiculaire ou illustrative des textes sacrés ; puis, de considérer son apport à des rituels relevant d'une acception soit strictement religieuse, soit plus largement anthropologique, voire laïque, de la notion de sacré ; enfin, de s'interroger sur la manière dont l'art devient lui-même objet de sacralisation à l'époque contemporaine.

La question s'organisera donc autour des trois axes ainsi dégagés :

- représentations artistiques du sacré ;
- l'art, partie prenante du rite ;
- la sacralisation de l'art."

1. A L'origine du sentiment du sacré : **RELIER** (nul homme n'échappe au sacré)
 - 1.1. Origine de la relation par le sacré (Le numineux de Rodolph Otto)
 - 1.2. La solitude destructrice et suicidaire de l'homme (Durkheim)
 - 1.3. La sublimation par le groupe (Freud et René Girard)
 - 1.4. Le sacrifice ou la violence des frères (le bouc émissaire – Delphine Horvilleur Rabbine)
2. Genèse du sacré dans l'œuvre d'art : **DELIMITER** (donner sa place à l'homme dans le monde)
 - 2.1. Délimiter pour se représenter : l'exemple de l'architecture sacrée des Temples
 - 2.2. La caractéristique sacrée des nombres : Pythagore, la géométrie et la superstition
 - 2.3. Le sublime dans la fonction pyramidale, le nombre d'or et les spirales logarithmiques
3. **TRANSGRESSER** : La hiérophobie contemporaine (Le sacré ne disparaît jamais)
 - 3.1 Du sacré dans un monde technocentré ?
 - 3.2 Du vertical catholique à l'horizontal protestant : le verbe se fera-t-il chair ?
 - 3.3 Le sacré écartelé entre traditions et modernité

Conclusion : Thomas Mann / Visconti : Mort à Venise symbole du double sens de l'art/sacré

+ **Bibliographie chronologique**

Qu'y a t-il donc de sacré dans le sacré au point de hanter de près ou de loin toute réflexion sur la création plus particulièrement artistique ? De manière générale le sacré c'est ce qui est intouchable par le vulgaire, en l'espèce le profane (qui n'est pas initié et se tient « profanum », devant le temple), voire inatteignable même jusqu'au sublime. Il crée une frontière, une démarcation entre deux univers qui se télescopent en même temps et qu'il relie l'un à l'autre. C'est cette distinction avec l'ordre du commun qui le rend tellement fascinant , et le fait osciller entre vénération et profanation, transgression. Le sacré en effet relève d'un autre monde, c'est une irruption une infraction dans la logique vulgaire du réel qu'il est censé protéger du chaos, jusqu'à ce que sa magie n'opère plus ayant épuisé son mystère. Il relève de l'art mais aussi du religieux, et surtout des mathématiques et de la géométrie (« *Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre* » Gravé sur le portail de l'Académie de Platon) bref de tout ce qui a valeur de symbole, de tout ce qui rassemble les hommes autour de ce qui pourrait les séparer, les affaiblir. Par le sacré la créature se rend créatrice, dispose de sa propre force et s'engendre elle-même puisque « créer » c'est étymologiquement « *tirer du néant* ». Grâce au sacré finalement l'homme se rend lui-même exceptionnel dans l'ordre naturel des choses qu'ainsi il a l'impression, symboliquement au moins, de dominer. Le sacré rend l'homme créateur, artiste de sa propre vie à laquelle il va donner un sens en ordonnant le désordre du monde, mis en relation avec son propre désordre intérieur, cet ennemi qu'il faut apprendre à sublimer par tous les moyens (nous ne pourrions pas échapper à une analyse Freudienne).

C'est le rôle de L'art de dévoiler (alethéia/vérité) quelque chose, de faire apparaître ce qui n'existait pas avant, ou qu'on ne savait ou n'osait pas voir et que finalement on vénérera.... La création artistique ou religieuse relève donc du mystère dont le sacré serait la manifestation et la conséquence. A propos du sacré, les philosophes diraient qu'il est l'expression d'une transcendance (le vertical surnaturel au-delà du temps et de l'espace) dans l'immanence (l'horizontal naturel de l'espace et du temps) – En effet le sacré c'est ce qui permet d'accéder à un au-delà, l'horizon de ce monde profane et vulgaire (commun) dont l'artiste est « le prophète » selon Kandinsky (*Du spirituel dans l'Art,2* ; l'artiste est à la pointe du triangle de la société dont le peuple constitue la base retardataire) et l'œuvre d'art le véhicule mystérieux. Retenons bien que le sacré ne se limite pas à l'art et à ses œuvres les plus ambitieuses. Loin

de se limiter au champ de l'esthétique et de la sensation, il est aussi généralement à l'œuvre bien sûr dans le fait religieux (pas seulement au sens récent de religion) - Régis Debray dans Jeunesse du sacré p. 14 : « Dieu c'est – 700 ans av. JC, alors que le sacré c'est -100 000 ans : la première sépulture. » (Neandertal couchait ses défunts dans une fosse en position foetale comme pour indiquer un retour à l'origine...)- il est donc à l'origine des rituels qui permettent **la séparation de l'âme et du corps** (dont le sacrifice est un aspect), dans le culturel où il permet **la séparation et la distinction/reconnaissance** des groupes (dont le bouc émissaire est un élément fondateur), dans le psychologique où **il est constitutif de l'identité individuelle et collective**, mais aussi dans les mathématiques et ses manifestations artistiques comme l'architecture, musique, poésie peinture qui suggèrent **une unité de la pensée et de la perfection cosmique** etc.... Est ainsi concerné par le sacré tout ce qui en esthétique gravite autour du sublime, l'infiniment grand, à commencer par la magie des nombres sacrés chez Pythagore à l'origine de la TETRATKYS pythagoricienne (le triangle de l'univers par les 10 premiers chiffres), le nombre d'or appelé aussi « divine proportion » et son complément, la suite séquentielle de Fibonacci (XIIIème siècle). On ne peut pas faire l'économie de la pensée pythagoricienne pour comprendre les racines de la culture occidentale si l'on veut s'approcher du sacré c'est à dire rencontrer et même toucher le sublime.

Le sacré est donc une notion transversale, profondément anthropologique. D'où son ambiguïté paradoxale constamment soulignée (par exemple Caillois L'homme et le sacré « l'ambiguïté du sacré » 2) : le sacré en indiquant un espace souverain et inaccessible au profane non initié, **trace une frontière**, c'est là probablement sa fonction essentielle. **Séparer mais aussi relier voire englober tout en même temps** (à l'image du mot *BERIT* en hébreux par exemple dans l'Ancien testament VIII,8) = trancher/séparer et unir/alliance. Cette dialectique du sacré n'est pas sans lien avec le yin et le yang du Yi king, le texte sacré de la culture chinoise qui enseigne le mouvement et la transition plutôt que les polarités et dualité occidentales de l'âme et du corps (Descartes). Rassembler ce qui est épars, divers voire même contradictoire, pour créer une unité que la seule existence naturelle ne saurait produire voilà la fonction initiale (et initiatrice) du sacré. Faire apparaître, créer un ordre dans le chaos problématique du profane et de l'initié, lier, relier ce qui s'oppose comme le pur et l'impur, le haut et le bas, le diabolique et le divin, le sang et la loi (« calcul de Marat » à la tribune de

l'Assemblée le 24 août 1789 « il y a en France 270 000 têtes à abattre pour conquérir la liberté » La violence du « sang impur » intime le respect du nouvel ordre républicain ... Où comment la République devient sacrée !), mort Et vivant telle la résurrection du Christ. La force du sacré est de constituer un trait d'union, une cartographie, un zonage des pratiques et des aspirations humaines.

Du fait de la diversité de ses manifestations il est donc improbable de saisir le sacré comme un bloc signifiant, une formule, ni même UN rituel, d'où l'importance de s'interroger sur son origine, sa genèse. Non pas ce qu'est le sacré on n'en épuiserait jamais les représentations possibles, mais de quoi il procède, ce qui rend sacré le sacré, ce nombre d'or ou ce nom mystérieux et secret. **Le secret du sacré** serait ainsi non seulement de créer des catégories, des récurrences, des relations dans lesquelles les hommes se représentent leur vie dans sa totalité problématique, mais il serait aussi essentiellement ce qui en l'homme génère cette catégorisation (La créature devient créatrice en retrouvant son origine) sans laquelle l'esprit humain ne se percevrait pas **relié** au tout du cosmos et de la nature (une bonne métaphore de la fonction du sacré c'est **l'échelle de Jacob** qui dans son rêve trouve à unir le ciel et la terre), ne sentirait pas non plus **relié** aux autres ni même **relié** à lui-même au risque de la folie dont c'est la fonction du sacré de nous protéger en ordonnant ce que nous pressentons au-delà de nous-même. Si l'infini existe et est pressenti (ne serait-ce qu'à travers la mort), alors autant se l'approprier, l'appriivoiser. Ce sera notre fil rouge : **le sacré est un lien problématique qui organise par ses rites ou ses fonctions mathématiques, le chaos du monde et protège l'homme du dérèglement ou de la violence anxio-gène de sa solitude.** Sans le sacré, dans la stricte horizontalité naturelle des pulsions instinctives où tout se mélange, l'homme se condamnerait à une morbide déréliction qui le mettrait en danger de mort. Par le sacré au contraire l'homme échappe à la souillure morale de subir les contradictions de l'existence (esprit/matière, pur/impur, âme/corps homme/animalité noble/vulgaire initié/profane sublime/quotidien etc... pour se donner ainsi l'espoir d'en maîtriser les occurrences. Il échappe à son origine animale. On sait que Bergson dans La pensée et mouvant fait cette remarque qui nous sera bien utile : « *Les concepts, comme nous le montrerons ailleurs, vont d'ordinaire par couples et représentent les deux contraires. Il n'est guère de réalité concrète sur laquelle on ne puisse prendre à la fois les deux vues opposées et qui ne se subsume, par conséquent, aux deux concepts antagonistes. De là une thèse et une antithèse qu'on chercherait en vain à réconcilier logiquement, pour la raison très simple que jamais, avec des concepts, ou points de vue, on*

ne fera une chose. » Introduction à la métaphysique. La fonction de l'intuition chez Bergson c'est bien de donner à l'homme un accès à ce mystère du tout qui hante la métaphysique). Pour nous résumer Mircea Eliade dans son journal le 24 Juin 1968 écrivait : « *l'expérience du sacré est indissolublement liée à l'effort fait par l'homme pour construire un monde qui ait du sens* ». Le sens dont il est question ici sera **la difficulté humaine à faire lien en général** et ses conditions de possibilité, en n'oubliant pas que le sentiment du sacré est plus universel qu'aucune religion particulière et concerne même la pensée matérialiste ou athée qui n'échappera pas comme on le verra à **l'impérieux désir de sacralité jusque dans la transgression (en tant que caractéristique de l'art contemporain) lorsque par exemple « *les principes anciens dégénèrent en formules académiques figées* »** comme l'écrit Kandinsky (Du spirituel dans l'art p.123) ce qui n'empêche pas la transgression en devenant systématique de reconstituer involontairement une autre forme d'académisme (qui sacralisera d'autres codes) ! Par où l'on voit que le sacré se présente comme un archétype qui associe des contraires, un symbole universel qui traverse a priori tous les âges de l'humanité.... En n'oubliant jamais que le sacré des uns c'est le profane des autres, qu'entre Mahomet et les caricatures de Charlie Hebdo, le respect et sa transgression apparaissent comme étant deux moments d'une vérité complexe donc tellement difficile à partager qu'il faut inventer un mot, un oxymore pour décrire le sacré créateur d' UNIDIVERSITE !

1 – Relier

a) origine de la relation par le sacré

Ce qui fait lien ce qui relie c'est cela qui génère du sacré, et relève en conséquence d'une importance vitale et absolue. On peut bien sûr voir ce lien comme relevant immédiatement du religieux puisqu'une part de l'étymologie de religion nous renvoie effectivement au religare comme par exemple chez Lactance (Le cicéron chrétien 3^{ème} siècle ap. JC) Des institutions divines 4, 28, 12 « *Le nom de religion a été tiré du lien de piété parce que dieu se lie l'homme et l'attache par la piété* ». (Cf. Emile Benvéniste qui montre qu'on peut aussi chez Cicéron trouver d'autres sources à religion). On fera l'hypothèse que sans ce lien sacré dont il faudra comprendre le fonctionnement, délié de tout et tous, sans autorité régulatrice, sans verticalité, le délire et l'anxiété peuvent engendrer un **sentiment de dérégulation** c'est-à-dire un sentiment d'abandon ou de délaissement que Pascal dans la tradition chrétienne à

l'origine de ce terme, a pu nommer la « *misère de l'homme sans dieu* ». Mais cette problématique du lien et de l'angoisse de la déliaison si elle peut bien être à l'origine du sentiment du sacré en l'homme, ne fait pas nécessairement de la croyance en dieu - voire au contraire de l'acédie - l'essence du religieux comme le montrera Rudolf Otto (1917) . C'est d'abord l'expérience du sacré ou ce qu'il appelle le « numineux » (le divin) comme pulsion existentielle, anthropologiquement cruciale, qui se présente comme une angoisse ou terreur initiale à surmonter et se présente comme l'essence du religieux. Pas de religion sans peur qui porte au rassemblement. Le numineux est, selon Rudolf Otto et Carl Gustav Jung, ce qui saisit l'individu, ce qui venant "d'ailleurs", lui donne le sentiment d'être dépendant à l'égard d'un "tout autre". Le dieu monothéiste occidental dans ces conditions n'est qu'une occurrence possible, une rationalisation possible et non exclusive du sacré, car Otto par ses voyages en Inde Afrique ou Japon montre qu'il existe des religions sans dieu qui sont d'ailleurs les plus nombreuses quand bien même elles seraient les plus discrètes et les moins conquérantes (ce qu'on peut appeler des « religions ethniques »). Il faut donc se garder de projeter notre culture monothéiste d'un dieu transcendant qui abandonne l'homme à sa faute qu'il doit racheter, expier, si l'on veut trouver l'origine du sacré. Ainsi l'élément commun selon Rudolf Otto (1869-1937) dans **le sacré c'est cet appel vers le numineux, le tout autre ineffable, sorte de dieu caché, code secret qui envoûte le réel et que les rituels tels que la prière, le vide, l'adoration d'éléments cultes, le silence ou au contraire des danses extatiques ou des rythmes vaudous etc... permettaient d'approcher et d'apprivoiser.** Il s'agit de rendre perceptibles des forces invisibles, pressenties comme par exemple le cheval qui est sacré pour le peuple et le chamane Mongol car il détecte la présence d'esprits. Pour Otto la voie vers l'état extatique de la mise en contact avec la présence du sacré passe par 4 étapes : 1° la découverte d'être une créature dépendante (la peur, le désarroi) 2° l'effroi mystique par la découverte du numineux cet autre monde qui agit sur nous 3° le stade du mystère, l'élévation transcendante vers ce qui « appelle » l'homme 4° la béatitude (le fascinant) étape qui provoque amour, acceptation et réconciliation avec cette altérité. C'est le salut. Le besoin de s'élever, de s'exalter symboliquement au-dessus de sa condition jugée méprisable et animale constitue probablement comme on va le voir le lien commun à toutes les pratiques du sacré.

b) la solitude destructrice et suicidaire de l'homme

Ce sentiment de déréliction de l'humain réduit à l'état de créature (d'abandon, délaissement déchéance) je l'ai personnellement rencontré et expérimenté en fréquentant des détenus auxquels j'avais eu la bonne idée de donner à lire le Robinson de Michel Tournier ([Robinson ou les limbes du Pacifique](#)), me doutant qu'on pouvait utilement comparer l'isolement du Robinson rescapé seul sur son île avec la mise à l'isolement d'un détenu qui n'a rien à faire particulièrement de ses journées, puisque l'administration l'enferme sans réel projet de reconstruction personnelle faute de moyens et de volonté pour cela. Comme sur l'île de Robinson il **faut donc au détenu apprendre à se donner des priorités pour sortir de**

L'uniformisation anomique de son existence. On sait que pour Durkheim dans son livre sur Le suicide 1897 il existe quatre formes de suicides : égoïste (défaut d'intégration au groupe), altruiste (excès d'intégration on se tue par devoir phénomène sectaire), anomique (par absence de régulation on y éprouve « **le mal de l'infini** » sans donner de but ou d'objet à ses désirs) et le suicide fataliste dans les sociétés totalitaires et asphyxiante comme par exemple 1984 lorsque la norme sociale se substitue totalement à l'individu. Robinson comme tout détenu traverse une phase d'anomie redoutable qui peut porter à la déchéance. Or comme on sait dans les prisons françaises l'espace le plus fréquenté est l'infirmerie où chaque matin sont déversées des tonnes de médicaments pour shooter le sentiment d'inexistence (sans perspective où se projeter) et tromper l'ennui. Robinson comprenant qu'il ne s'évadera jamais s'abandonne alors dans la souille qui est sa drogue et son viatique. Il ne s'en sortira qu'en parvenant à recréer pour lui seul les structures sociales et économiques qui étaient les siennes au départ : il se mettra à produire, à faire du stock, à cartographier son territoire et à se soumettre à un contrôle pénitentiaire de ses propres actes. De la même manière un détenu me confiait qu'il se forçait à s'habiller et à se rendre propre le dimanche pour se prouver qu'il lui restait cette dignité qui fait défaut aux détenus qui traversent tous une phase de dérégulation que certains iront sublimer... dans la religion afin de verticaliser l'existence en lui donnant **normes et hiérarchies** consubstantielles au sacré qui en grec se dit Hiéros, Si nous devons chercher une source à l'origine de la recherche obsessionnelle du sacré, nous pouvons la trouver dans la peur universelle de l'homme de vivre sa vie pour rien, en animal, état synonyme pour lui de déchéance violente de mutilation et de mort. Par ces temps meurtriers et d'anomie dans certains territoires rappelons nous cette phrase lancée par le Sganarelle de Molière à Don Juan : *“Qui n'a point de loi vit en bête brute”*...

c) la sublimation par le groupe

Freud dans L'avenir d'une illusion théoriserait cette nécessité civilisationnelle de chercher dans l'idéal narcissique du moi la sublimation du conflit entre **pulsion de vie**, c'est à dire le plaisir qui représente la satisfaction à s'unir à conquérir l'autre (il parle de force vitale) (y compris sexuel, mais aussi la pulsion de conservation, etc...) /, et la **pulsion de mort**, qui au contraire représente l'effort accompli pour épuiser l'énergie harassante de la pulsion de vie. Il parle de « principe de Nirvana », comme **recherche d'une libération de la tension vitale**. Toute libido, dans sa tension exténuante aspire donc à « **retourner au repos des pierres** » Lacan Au-delà du principe de plaisir (séminaire des formations de l'inconscient) C'est la recherche d'une mise hors tension de la libido en conflit (recherche fantasmatique d'un état anorganique avant la multiplication cellulaire, moment extatique ou homéostatique comparable à la souille de Robinson, la drogue ou « la petite mort » de l'orgasme) qui constitue un état d'autant plus fascinant et attractif qu'il n'est qu'imparfaitement réalisable (sorte de relâchement yoggi ?), d'où l'importance de reporter sur l'autre à terme la violence de cette frustration afin de s'en débarrasser et d'en déplacer hors de soi la responsabilité.

A travers cet autre idéalement sublimé de la pulsion (et l'énigme de son objet), on retrouve toute l'ambiguïté du sacré comme attraction pure et répulsion impure, Eros et Thanatos. Ainsi pour la libido cet autre en tant que support d'une satisfaction authentique (ni seulement somatique ni seulement psychique mais qui serait globale, la mère et le père, le corps et l'esprit), cet autre peut être soit un idéal, soit ou en même temps ce qui (ou ceux) qui empêche cet idéal. **A la fois l'idéal et sa contrainte.** L'aspiration et sa fixation . L'absolu et son sacrifice. D'où la violence destructrice inhérente de la libido paradoxalement à la recherche d'un plaisir mais improbable, insituable, et dont il faudra bien localiser la responsabilité du fait justement de l'impossibilité à atteindre son but et jouir de la satisfaction ; l'autre, le différent, le différent ??? Il faut une explication au malaise, au tourment de la libido sans objet... sans périmètre ni frontière... sans nom. **Nous entrons ici dans le périmètre d'un sacré négatif, rejeté, et inavoué.... qui tente de circonscrire le mal** (hypothèse : est-ce que la prison telle que décrite précédemment ne joue pas ce rôle d'enfermement, de séparation du mal vis à vis de nous autres les purs, les vierges de tout soupçon qui ne sauraient être souillés du contact de ces réprouvés/sacrifiés auxquels on demande toujours de faire pénitence/pénitentiaire – **La prison comme forme laïcisée du sacré négatif, du sacré d'épuration non plus ethnique mais sociale ?...**)

« La libido a pour tâche de rendre inoffensive cette pulsion destructrice et elle s'en débarrasse en la dérivant en grande partie vers l'extérieur, en la dirigeant contre les objets du monde extérieur, bientôt avec l'aide d'un système organique particulier, la musculature.. Cette pulsion s'appelle alors pulsion de destruction, pulsion d'emprise, volonté de puissance. Une partie de cette pulsion est placée directement au service de la fonction sexuelle où elle a un rôle important à jouer. C'est là le sadisme proprement dit. Une autre partie ne suit pas ce déplacement vers l'extérieur ; elle demeure dans l'organisme où elle est liée libidinalement [...] C'est en elle que nous devons reconnaître le masochisme originaire, érogène » Sur le problème du Masochisme.

Barbarie sadique et autoritaire (hiératique qui a un caractère de majesté sévère... -) de la pulsion déchaînée ou névrose (personnelle ou collective) accompagnée de sacrifices, c'est l'alternative que nous propose l'analyse Freudienne ! **La tendance à l'agression est immanente** à toute société qui se nourrit d'une répression à la fois nécessaire et illusoire de la violence pulsionnelle du plaisir impossible, voire au-delà comme objet énigmatique du désir, toujours présente quoique dissimulée. **Le lien avec soi même comme avec autrui est donc constamment menacé de se dégrader face à la pulsion de mort insidieuse** (« insociable sociabilité » chez Kant) , rampante, dont ni les lois ni les satisfactions ou avantages matériels ne nous prémunissent complètement. Ceci n'est pas sans intérêt à retenir compte tenu de ce que nous aurons à dire sur l'évolution problématique de l'art dans son rapport à l'autorité, à la hiérarchie du sacré...

Une manière selon Freud de parvenir à **sublimier vulgairement ce conflit** c'est ce qu'il appellera « *le narcissisme des petites différences* » : un groupe qui se ressemble se rassemble contre un autre pour ainsi structurer une identité qui va lui permettre de reporter la peur de sa propre violence/frustration contre autrui. Ainsi s'engendrerait psychanalytiquement la

dimension socialement sacrée de l'existence qui consiste avant toute chose à créer du groupe en se reliant à certains mais négativement par l' **expulsion d'un autre** (l'autre religion, l'autre apparence, l'autre culture ou les autres pratiques par exemple sexuelles comme on l'a vu lors des manifestations contre l'extension du droit au mariage pour homosexuels, tabou monothéiste s'il en est) hors des limites représentationnelles constitutives de l'identité de ce groupe. Il faut rejeter, expulser pour se **préserv**er soi-même et se **purifier du contact avec la différence de l'autre**. (cf. Malaise dans la civilisation et l'homme Moïse et le monothéisme) : on peut ainsi avec Freud expliquer pourquoi certains surinvestissent leurs différences en **créant toutes sortes de frontières** entre eux et leur monde qu'implicitement ils hiérarchisent, on sacralisent dans un discours identitaire fatalement meurtrier à terme (Amin Maalouf Les identités meurtrières).

Reformulons en la logique ; **J'abdique le conflit de ma jouissance immédiate et improbable en m'associant ou en me reliant à celle d'un autre qui partage avec moi cette frustration** ou cette peur (puisqu'on vit de la même manière un trait culturel identique), de manière à **reporter la violence de mon/notre égoïsme frustré sur un autre que j'accable** de tous les maux et que je vais déporter pour **me purifier de sa souillure**, hors des frontières de l'humain : le barbare. Une fois rassemblée dans une identité construite, **la frustration des frères pourra se retourner en violence** contre soi (le terroriste qui se fait exploser par haine du monde cf. anthropologue Scott Atran ou comment DAECH relève l'existence des hommes déchus et perdus) et/ou en violence contre autrui . Ainsi fait, en sacralisant un périmètre de reconnaissance, chacun y gagnerait la promesse d'un moi surdimensionné sublimant la tension en la déplaçant hors d'ici, ce monde douteux et dangereux. Cette sacralisation passe par le sacrifice de soi ou de l'autre.

« Selon le témoignage de la psychanalyse, presque tout rapport sentimental intime de quelque durée entre deux personnes – relation conjugale, amicale, parentale et filiale – contient un dépôt de sentiments récusateurs, hostiles, qui n'échappe à la perception que par suite du refoulement. [...] La même chose se produit lorsque les hommes entrent en de plus grandes unités. Chaque fois que deux familles se lient par un mariage, chacune d'elles se considère, aux dépens de l'autre, comme la meilleure et la plus distinguée. De deux villes voisines, chacune devient la concurrente malveillante de l'autre ; le moindre petit canton jette sur l'autre un regard condescendant. Des tribus étroitement apparentées se repoussent réciproquement, l'Allemand du Sud ne peut souffrir l'Allemand du Nord, l'Anglais dit tout le mal possible de l'Écossais, l'Espagnol méprise le Portugais. Qu'à l'occasion, de plus grandes différences se produisent, une aversion difficile à surmonter, celle du Gaulois envers le Germain, de l'Aryen contre le Sémite, du Blanc contre l'homme de couleur, cela a cessé de nous étonner. »

D) Le sacrifice ou la violence des frères

On peut conclure et résumer sur ce point de la relation sacrée avec « les autres » (Freud), avec « moi –mê me » (Durkheim et M. Tournier) ou « le tout autre » (Rudolf Otto) comme la tentative d'une construction d'une identité qui verticalise du sacré dans l'horizontalité des rapports de force . C'est René Girard qui a peut-être le mieux rassemblé ces diverses approches à la fois littéraire, sociologiques, ethnologiques et religieuses sur la question du sacré qui aura été l'axe principal de toute sa production. Dans La violence et le sacré p. 52 il récapitule le sacré comme « *tout ce qui maîtrise l'homme d'autant plus sûrement que l'homme se croit plus capable de le maîtriser* ». Pour illustrer cette violence qui s'impose à l'homme, le terrorise et le porte à imaginer en compensation un monde sacré véritable bouclier de ses terreurs du moment, Girard invoque ; les tempêtes, les incendies de forêts, les épidémies qui terrassent les populations, mais aussi « de façon plus cachée , la violence des hommes eux-mêmes » car « ***c'est la violence qui constitue le cœur véritable et l'âme secrète du sacré*** ». (ex. du respect sacré autour du forgeron en Afrique dont on sait qu'il fabrique le fer par lequel la mort ou la paix adviennent – idem - explication possible du mystère de l'art pariétal : envoûter, ensorceler pour s'approprier l'esprit de l'animal dont la vie de chacun et de la tribu dépend). Il est donc impératif de poser cette violence hors de soi, dans un autre quel qu'il soit, même si avoue Girard, « *nous ne savons pas encore comment les hommes arrivent à poser leur propre violence hors d'eux-mêmes* ». (En tous les cas ils commencent par tracer une frontière qui délimite un espace sacré). Traditionnellement - et c'est sûrement ce qui inspirera René Girard, fervent croyant catholique par ailleurs – on retrouve ici **la logique du « bouc émissaire »** telle que la bible la raconte notamment avec l'épisode de Caïn et d'Abel où le cultivateur Caïn se sent trahi par le choix de dieu de préférer l'offrande de son frère nomade Abel l'éleveur qui lui offrit pourtant ses meilleurs agneaux . Dieu fait donc quelque chose d'humainement incompréhensible ce qui lui arrive très régulièrement en choisissant **le cadeau d'Abel mais pas celui de Caïn** ce qui va générer une situation classique de jalousie dans la fratrie. Le parent vient de se comporter de façon injuste et l'un des enfants va souffrir de ce qu'il va percevoir comme étant un manquement à son égard. **Delphine Horvilleur** (première femme rabbin pour le MJLF) dans une conférence sur le Le bouc émissaire (2015 – Editions Conform) dira : C'est « *Comme une préférence parentale totalement injustifiée : dieu a choisi l'autre pourquoi pas moi ! Pourquoi devrai-je rester sans plaisir qui est pourtant accordé à l'autre ? Conséquence nous dit la bible « le visage de Caïn est affaissé, il est effondré » c'est à ce moment que Dieu se tourne vers Caïn et lui dit pourquoi ton visage est-il affaissé ? Si tu cherches le bien tu vas te relever sinon la faute est tapie à ta porte elle aspire à t'atteindre et toi sache la dominer. Dieu intervient ici à la manière d'un parent ou d'un pédagogue très attentif qui dit à Caïn je vois que tu souffres mais maintenant je te demande « Que vas tu faire de cette souffrance, de cette injustice, qui t'a été faite ? Vas tu aller malgré elle ou avec elle vers le Bien, vas-tu t'élever ou au contraire vas-tu laisser la faute t'atteindre et entrer dans ton monde ? »* Caïn ne répond pas et au verset suivant il assassine son frère. Comme pour effacer de sa vue le spectacle provocateur de sa propre jalousie qui le mortifie. Il faudrait aussi parler des autodafés, des holocaustes, ces sacrifices destinés à périmétrer l'acceptable de l'inacceptable.

Au bout du récit Abel qui a sacrifié Caïn est condamné à errer pour toujours, bref les deux premiers enfants de l'histoire préfigurent très exactement le destin de nos deux boucs l'un va mourir sur l'autel (celui que dieu a préféré et a choisi) et l'autre (le délaissé) va errer à tout jamais hors de notre vue

chargé de ses fautes. Une victime innocente, émissaire, doit payer à la place du coupable, qui reconnaît par là sa trahison.

Nous citons Caïn et Abel ou Jacob et Esaü mais il y a aussi Romus et Romulus, Etéocle et Polynice, Richard Cœur de lion et Jean sans terre.... Le patrimoine culturel est riche de ces frères ennemis...

Même quand ils ne sont pas des jumeaux, les frères se reconnaissent par ces attributs en commun qui les confondent et les exaspèrent : ils ont le même père, la même mère, le même sexe, la même position relative dans la société. C'est cette proximité et cette parenté les rendent ennemis, concurrents : leur désir mimétique engendre « la lutte pour la reconnaissance » (cf. Hegel qui bien avant R. Girard dans La phénoménologie de l'esprit théorise cette rivalité mimétique bien connue sous le nom de « dialectique du maître et de l'esclave »).

« Les frères sont rapprochés et séparés par une même fascination, celle de l'objet qu'ils désirent ardemment tous les deux et qu'ils ne peuvent ou ne veulent partager : un trône, une femme, ou de façon générale l'héritage paternel » page 98, *La violence et le sacré*.

Comme l'écrira le Rabbin Delphine Horvilleur dans Le bouc émissaire ; « Ces récits nous enseignent qu'il existe un élan naturel, primitif, ancestral qui remonte à l'enfance de l'humanité, un élan qui nous pousse à chercher la cohérence du groupe ou à consolider notre propre personne dans l'exclusion d'un des éléments qui nous compose. Le bouc appartient au troupeau, il est exactement le même que son frère, que tous les autres, mais il va être mis à part chargé fictivement de tout ce dont on aimerait se débarrasser pour **se croire innocent en le coupant de moi**. Et telle est exactement en Français le sens du mot « coupable » ; en le coupant de moi j'établis sa culpabilité et par la même mon innocence.

Il est ce qui me permet fictivement de **me débarrasser de quelque chose qui est en moi et que je vais projeter sur lui** : le besoin d'aimé d'être aimé et reconnu. J'ai l'illusion en l'excluant de retrouver ma pureté ma complétude et donc ma cohésion. Le bouc émissaire sert toujours à nous faire penser qu'on est un, ou tout au moins qu'on pourrait l'être, que l'unité est possible si seulement il pouvait satisfaire cette quête illusoire de la cohésion et de l'unité qui est en fait une puérité. Quelle soit individuelle ou collective c'est **une peur de l'altérité** qui est pourtant le propre de l'enfance des hommes, de l'enfance des institutions et même de l'enfance des religions. Il est tout à fait fascinant d'écouter le discours de tous les fondamentalisme tous les fanatismes se retrouvent et se rejoignent sur une chose qui est l'obsession de la pureté. Ils manifestent dans leurs actes et leurs langages une sorte de Trouble Obsessionnel Compulsif de l'impureté dont il faudrait se laver. L'impureté des corps, des infidèles, l'impureté des femmes surtout, et ils jouent en permanence la scène du bouc émissaire, le grand rituel du nettoyage qui chez eux n'est pas annuel, exceptionnel, mais au contraire permanent quotidien pour se convaincre qu'ils sont un et propre, que leur identité est solide et imperméable ».

Le sacré exprime ici cette préoccupation pathologique pour la pureté, qu'on va chercher dans la tradition, la patrimoine fantasmatique des anciens qui sont **sensés faire autorité** enfin, en lieu et place de **la métabolisation de nos différences** : il suscite l'exaltation des sens et de la raison et constitue donc en ce sens une réelle menace pour la rationalité des comportements et l'évolution culturelle de la société. Il faudra s'en souvenir lorsqu'on parlera du conflit du sacré (?) au sein de la modernité actuelle.

2. **Genèse du sacré dans l'œuvre d'art**

a) L'espace sacré et la géométrie du cosmos

Qu'il s'agisse de regrouper, protéger, hiérarchiser, exalter ou sublimer voire isoler une violence, une faute, une peur, le mot sacré indique toujours par lui-même l'idée de séparation, de refus de mise en contact, de limite et donc par extension d'interdiction. Si le périmètre des pratiques culturelles du sacré est immense et varié, son périmètre étymologique est par contre très clair et précis dira Emile Benveniste (le vocabulaire des institutions Indo Européennes) ; l'étymologie de sacer est souchée sur *sancire* c'est bordurer, délimiter pour consacrer et interdire ce qui implique une loi et des sanctions pour protéger et rendre inviolable. Par extension on trouve rapidement l'idée d'inviolabilité (sancio). Pour différentes raisons le sacré c'est l'intouchable, le vénérable qui pour y accéder ou y pénétrer implique un savoir spécial, une initiation qui garantit un accès sans souillure ni dégradation. Bien sûr le sacré sert donc à délimiter le pur de l'impur. Le profane non initié étant par nature l'impur, susceptible de confondre ou renverser la hiérarchie que le sacré impose. Sacré en Grec se dit Hieros et implique cette idée de hiérarchie, de hauteur d'altitude et donc d'inférieur de bassesse de vulgarité et de roture

Emile Benveniste le résume très bien : « *C'est en latin que se manifeste le mieux la division entre le profane et le sacré, c'est aussi en latin que l'on découvre le caractère ambigu du « sacré » : consacré aux dieux et chargé d'une souillure ineffaçable, auguste et maudit, digne de vénération et suscitant l'horreur. Cette double valeur est propre à sacer et sanctus, car elle n'affecte à aucun degré l'adjectif apparenté qu'est sanctus* » Voc. Instit. Eur. T2, p.187 Il faut donc que dans la beauté consacrée se maintienne **une part maudite** (Bataille) ce dont il faudra se souvenir lorsqu'on aura à parler de l'évolution problématique de l'art au regard de la tradition du sacré.

On trouve toujours le sacré dans une clôture, un espace clos dont **les limites posent problème : jusqu'où étendre le périmètre du sacré** pour que le profane en perçoive inconsciemment ou non toute la portée ? Jusqu'où doit donc porter le sacré et dans quelles proportions, quels volumes et existe-t-il des mesures, une métrique, plus sacrées que d'autres ? Faut-il mesurer l'espace autrement que ne le fait le vulgaire géomètre pour atteindre le sacré, donc sortir d'une mesure profane, vulgaire ? C'est à ces questions que n'ont pas manqué de s'interroger tous les bâtisseurs de l'antiquité de l'Égypte à l'art Gothique et au-delà : il faut montrer le lien entre le cosmos du ciel et ce petit cosmos qu'est l'homme. Il s'agit de « *célébrer les noces de l'humain et du divin* » dira **Marie Madeleine Davy** Initiation à la symbolique romane p98 « La fonction du symbole » où elle citera Mircéa Eliade qui montre que l'homme à la recherche du sacré se hiérophanise (hieros en grec qui a de la hauteur, hiérarque, qui est donc mystérieux, hieroglyphe) lui-même en révélant une réalité cosmologique secrète. Ainsi le plus souvent le sacré implique un secret, une dissimulation, un voile (aléthéia en Grec veut dire vérité). On sait qu'Héraclite eut cet aphorisme largement commenté : « *Nature aime à se cacher* ». De fait il s'agit toujours de parvenir à faire coïncider tout le réel avec la conscience en

éliminant autant que possible les obstacles impurs, en se dépouillant de tout ce qui alourdirait l'élévation vers une **Jérusalem céleste**. On trouve sur un fragment du temple de Ramsès II l'idée fondamentale que « **Le temple est comme le ciel dans toutes ses proportions** ». Par extension c'est l'homme qui est un temple qui porte en lui toutes les proportions du temple de l'univers car finalement le sacré est partout, mais on ne le voit pas. Alors il faut que l'initié en mesure sa démesure. Par exemple « *l'église romane symbolise le corps d'un homme étendu ou ce n'est pas le nombril en tant que milieu du corps qui joue un rôle majeur, mais la poitrine dans laquelle est placée l'arche du cœur* » p.200. De la même manière dans le Guide des Pèlerins de Saint Jacques de Compostelle, l'auteur compare l'église à un corps humain : la grande nef est semblable à un corps dont les transepts forment les bras.

Il faut **donc identifier les justes proportions de l'infini du ciel** et pour cela on commencera par ce qui est à portée de main ; le corps humain. **L'analogie cosmos céleste/cosmos physiologique** est une constante, un archétype. On le trouve par exemple chez Epicure qui déduit de la perfection des planètes dans le ciel l'importance pour l'homme d'en imiter le modèle (Ataraxie épicurienne comme clé du bonheur). Si l'homme est le temple de dieu, alors le temple sera élevé à l'image de l'homme. « *Ignorez-vous que votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous ?* » Saint Paul Corinthiens, VI, 19 et la clé réside dans une formule mathématique qui fonctionne tel un code secret : on voit Ezéchiel recevoir dans un songe les dimensions du nouveau temple à élever . Toute une littérature spéculative existe pour **identifier les bonnes longueurs de l'arche de Noé** qui est comparée à un corps sublimé et mystique, une réduction de l'univers. C'est ainsi que l'ancien testament regorge de nombres. Par exemple Dans les Rois, VI,20 c'est extraordinairement précis : **le temple de Salomon** bâti pour Yahweh (iod he vau he le nom ineffable que personne ne doit prononcer) mesure 60 coudées de longueur, 20 de largeur et 30 de hauteur. L'intérieur du sanctuaire fait 20 coudées de largeur 20 de hauteur et encore 20 de longueur d'où sa forme cubique. **Dans un temple rien n'est donc laissé au hasard, ici tout est symbole, et à défaut de la réalité précise de l'objet du culte, tout est fait pour élever le regard en amplifiant le corps humain jusqu'à la totalité du monde.** Dans le Saint des Saints du temple de Salomon l'autel doit être en bois d'acacia symbolisant l'imputrescibilité, le chandelier à 7 branches symbolise les planètes connues, 7 jours de la semaine, sur la Table il y a les 12 pains comme autant de mois de l'année et surtout la pierre de base autour de laquelle s'élèvent les murs du temple de Salomon possède une valeur cosmique : c'est la pierre de Béthel (pays de canaan à 10 Km de Jérusalem, d'où Jacob parvint à contempler les cieux ouverts (Genèse XXXV,9). C'est là le centre du monde, enfin un des centres du monde puisque nous avons en Grèce un autre nombril du Monde avec L'omphalos cette pierre lâchée du ciel par Zeus point de chute à partir duquel fût bâtie le temple de Delphes... Etc.. **Il semble que les centre du monde soient partout et que ce qui importe soit en réalité de faire barycentre autour de soi** : un site, un mythe, un rite voilà les trois fonctions principales du sacré.

Outre cette symbolique des nombres, nous aurions pu ouvrir ici la réflexion sur la thématique classique de la perspective et de son rapport avec le sacré. Il faudrait s'interroger (ce que fera Daniel Arrasse – historien de l'art ???? – dans Histoires de peintures – sur la raison qui a fait triompher cette vision du monde à l'exclusion d'autres possibilités plus naturelles et surtout plus proches de la vision bifocale naturelle. D. Arrasse à la suite de Panowski l'expliquera en partie comme une **déthéologisation de la société** suite à l'arrivée des Médicis à Florence... Mais cela nous emmènerait trop loin. Il est à ce stade plus logique de continuer sur la fonction magique des nombres).

B) La caractère sacré des nombres (la magie des nombres transcendants et Pythagore)

Pour comprendre cette unité sacrée de l'homme et du monde par les nombres, dont on a montré l'importance pour élever un temple jusqu'au ciel, il faut remonter à Pythagore, le centenaire Pythagore puisqu'il serait né dans la mer Egée à Samos en – 580 av. JC et mort vers – 490 av.JC.... avec la découverte des nombres irrationnels et la fameuse $\sqrt{2}$ qui s'écrit sous une forme décimale illimitée non périodique . La connaissance de la **hiéromathématique** n'est pas inutile pour qui veut s'aventurer dans les avant-gardes du XXème siècle autour de l'abstraction de Malevitch (pourquoi des carrés en tant qu' « être pictural absolu » ?) de Piet Mondrian (pourquoi des rectangles et des droites ?) ou Kandinsky (pourquoi des triangles ?) Klee (pourquoi cette théorie du point gris ?). C'est en étudiant Pythagore et la hiéromathématique qu'on peut le comprendre sans se contenter de réduire cela à un gag....

$\sqrt{2}$ ≡
1,41421356237309504880168812420969807856967187537694807317667973799073247846210703
8850387534327641572735013846230912297..... C'est la constante de pythagore. sensée réguler tout l'univers et le relier à l'homme..

Pour Pythagore tout est nombre et les nombres expriment les rapports parfaits et infinis du ciel. C'est ce qu'en dit Aristote par exemple dans La Métaphysique A, 5. Savoir que Pythagore comme Socrate n'a rien écrit. On ne peut que compiler des témoignages concordants à son sujet. Cette même perfection des rapports dans l'espace, se reflète dans la musique qui harmonise tout l'univers car le son pour Pythagore est mathématique puisque la fréquence d'un son est proportionnelle à la longueur ou à la distance d'un objet, c'est la thèse de la musique des sphères (court = aigu long=grave). Aux distances spatiales entre les planètes correspondes les fréquences sonores de l'octave quarte et quinte.... L'univers est donc intrinsèquement un concert harmonieux et cette harmonie est accessible à l'intelligence humaine. (Il serait intéressant d'analyser en écriture musicale cette question très problématique de l'harmonie et de sa notation puisqu'on a eu besoin de la « tempérer ».... Mais également ce que Rousseau dans son nouveau système d'écriture musicale reprenait de la pureté naturelle de pythagore). C'est finalement ce que montre le fameux théorème de Pythagore (qui fait tellement rêver les collégiens), et permet de découvrir une bizarrerie de la nature dans un célèbre problème de géométrie permettant de matérialiser l'omniprésence de l'infini dans nos vies aux perceptions finies. Et **qu'est-ce que le sacré sinon cette omniprésence discrète mais obsédante d'un au-delà qui nous domine** (le numineux de Otto) ? On peut comprendre facilement l'intérêt sacré du théorème de Pythagore en reprenant l'exemple qu'en donne Platon qui cherche à démontrer que notre mémoire contient des vérités malgré nous et qu'on peut ignorer faute d'y avoir été initié. Dans le dialogue du Ménon (Ménon = « le manquant », La vertu peut-elle s'apprendre) il fait découvrir à un esclave qui ne connaît rien aux mathématiques qu'il peut déduire sans connaissance le théorème de Pythagore dont il ignore tout. Pour cela il lui fait tracer un carré de côté 1 dont l'esclave doit doubler la surface. Par tâtonnements successifs il va finir par comprendre que c'est uniquement sur la base de la

diagonale de ce carré qu'il pourra doubler la surface. Donc cette vérité existait en lui indépendamment de la connaissance qu'il pouvait en avoir. Bien sûr il ignore que cette distance correspond à $\sqrt{2}$. Il ne sait pas résoudre l'équation qui veut que si un triangle est rectangle en C alors $AB^2 = AC^2 + BC^2$ ce qui donne $\sqrt{2}$... Ce nombre est irrationnel, ou encore transcendant, il est infini, ce qui veut dire que pour passer d'une figure à son double en surface nous transitons par un certain rapport mathématique, qui étrangement nous est accessible, bien qu'il implique ce que nous n'avons jamais vu : l'infini (on retrouvera cela tout à l'heure avec le nombre d'or et la quadrature du cercle) donc le démesuré divin ordonne la mesure humaine ; la transcendance gouverne l'immanence et la perfore comme une aiguille, nous nous retrouvons bien là encore dans l'ambivalence réversible du sacré qui unifie les contraires ! C'est la thèse de la réminiscence de l'âme (fortement liée à la transmigration des âmes chez Pythagore = palingénésie, métempsychose ou l'éternel retour) qui **permet de montrer que la perfection est bien omniprésente** ce que seul l'initié peut comprendre, mais que tous, même des esclaves ignorants peuvent ressentir. On peut ressentir cette perfection même sans la connaître, sans accéder à sa réalité. Un autre nombre à virgule dont les décimales sont très perturbantes pour la rationalité car imprédictibles et infinies c'est par exemple le nombre π

De manière tout à fait inattendue le nombre Pi va nous permettre de quitter un instant les froides contrées mathématiques pour parler de cinéma dans son rapport inattendu au sacré. Le film éponyme de **Darren Aronofski** (requiem for a dream Black swan et Noé...), un thriller un peu spécial très rythmé avec des plans très courts, à l'esthétique hachée, en noir et blanc sublime, (de 1998) peut nous initier utilement à la continuité intellectuelle entre religion et mathématiques sacrées, plus particulièrement dans la religion juive avec ce qu'on appelle la Guématrie (mais pas exclusivement puisqu'on en trouve la trace chez les Grecs et d'autres cultures). Il s'agit d'une technique pour déchiffrer le sens de la Torah, c'est à dire l'attribution de valeurs numériques à des lettres qu'on additionne ensuite pour obtenir des correspondances secrètes avec d'autres mots et faire ainsi surgir un sens qui a l'apparence de la logique. On peut ainsi trouver des mots dont la somme de la valeur numérique de leur lettres est identique, ce qui peut laisser penser à un message secret sinon divin. En fait ce qu'il y a de bien avec la symbolique des nombres c'est qu'on peut y projeter tout ce qu'on a besoin d'y voir ... C'est un raisonnement par analogie caractéristique de la pensée symbolique qui pose comme base l'unité de l'esprit et de la nature mais sans justifier cette relation.

Dans le film Pi le postulat du héros chercheur en mathématique est une reprise de la célèbre affirmation Galiléenne : « Le langage de la nature est mathématique » donc... Tout est mathématique. Tout est nombre... A quoi il rajoute l'idée absolument pas mathématique mais seulement empirique par contre qu'il existe dans la nature des cycles, des répétitions (comme le cycle des saisons ou des maladies, le mouvement des vagues,) des régularités qui peuvent constituer des boucles des séries, qu'il va s'évertuer de retrouver grâce aux algorithmes de son ordinateur qui occupe toute sa chambre, et d'e les révéler dans l'infini du nombre π . Cette idée de boucles de nombres fait écho à la suite de Fibonnaci dont on reparlera. **Le nombre 216** semble revenir fréquemment et l'obséder. Pour information ce nombre 216 qui constituerait une boucle de π n'est pas du tout innocent historiquement ! C'est un des nombres clé de l'Apocalypse

de Saint Jean puisqu'il est le produit de 6 ; $6 \times 6 \times 6$ (la bête, le mal, le diable) = 216... De plus en Apocalypse 7.4.8 on a 144 000 serviteurs marqués du sceau divin, or $144000 : 666 = 216216216216$ etc... Par ailleurs on retrouve ce nombre chez Platon dans la République 546b « **le nombre de Platon** » ou « nombre nuptial » qui doit servir à réguler dans la cité les périodes de mariage et de procréation... ce texte est très mystérieux et sujet à controverses... On comprend bien que **la fascination qu'il peut y avoir à trouver sous la chaos apparent du monde des régularités qui donneraient accès au savoir universel** et – accessoirement - permettrait de prévoir les mouvements de la bourse et donc de faire fortune dans le cas du héros Le nombre Pi est un Thriller spéculatif dans tous les sens du mot spéculatif (financier et théologique). Certes cette mystique des nombres n'est pas rationnellement satisfaisante, toutefois ce n'est pas qu'une spéculation mystico intellectuelle, puisque c'est dans l'observation physique et même biologique voire cosmologique que cette omniprésence du sacré devient troublante, obsédante, **comme s'il existait bien dans l'univers une constante universelle** que certains bien entendu ont trouvée : le nombre d'or, le nombre divin....

Mais attention comme avec la guématrie à ne pas tomber dans la mystique de la Numérologie qui est bien sur l'écueil principal de s mathématiques sacrées : on croit voir partout ce qu'on cherche et d'autant plus qu'il n'y a aucune vérification possible. On reste dans la croyance d'une foi mathématique.

Cf . Victor Hugo A propos d'Horace « *J'étais en proie à la mathématique Temps sombre ! Enfant ému du frisson poétique, Pauvre oiseau qui heurtais du crâne mes barreaux, on me livrait tout vif aux chiffres, noirs bourreaux, On me faisait de force ingurgiter l'algèbre.... Sur l'affreux chevalet des X et des Y.... Un jour quand l'homme sera sage, Quand on n'instruira plus l'homme par la cage... On connaîtra la loi de croissance des aigles, Et que le plein midi rayonnera pour tous, Savoir étant sublime, apprendre sera doux ?* »

C) Le SUBLIME dans la fonction pyramidale, le nombre d'or et les spirales logarithmiques

Pour comprendre la force heuristique, sinon le pouvoir magique et fascinant de ce rapport mathématique qu'est le nombre d'or (qu'on peut comprendre comme une application particulière de Pi et de **V2 : une irruption de l' infini donc du sacré dans le fini**) il faut se rappeler que, Bien avant que le savoir moderne occidental ne se spécialise comme aujourd'hui en départements universitaires isolés et étanches les uns aux autres, **l'intelligence orientale ou antique ne séparait pas comme on le fait aujourd'hui nous autres occidentaux le poétique, du philosophique, ni l'esthétique du mathématique ou encore le cosmologique du religieux. La connaissance symbolique dans son rapport au sacré fusionnait l'ensemble des pouvoirs intellectuels pour produire une cohérence d'ensemble.** Il n'est de ce point de vue pas illégitime de faire l'hypothèse que **la crise de valeurs** que traverse l'occident, par extension **la crise du sacré** comme **crise de l'autorité (hieros)** et de l'autorité des savoirs (hannah Arendt La crise de la culture : nous ne sommes plus reliés à la tradition des origines donc nous sommes perdus) est en partie liée à cette

dislocation du savoir en appartements (départements) qui ne font même plus partie de la même maison, et que la maison Oïkos qu'on traduit en terme moderne par Economie, en devenant une science statistique et un pourcentage a perdu tout contact avec son environnement humain et écologique comme on peut en constater le désastre permanent.... **L'économie (et ses prédictions) a ruiné la tradition du sublime !** Je crois que c'est ce qu'on veut dire lorsqu'on parle de **déconnexion des élites, qui ne font plus autorité dans leur prétention hiéocratique à donner un sens à la vie dépecée par la soi-disant loi du marché**, les carrières et le vulgaire calcul de rentabilité au service d'une caste qui quoi qu'on fasse tend à se reproduire au sommet de la pyramide... C'est **la fin des grands intellectuels** (est-ce un mal ?) qui se risquaient à une analyse globale de la société. Qu'est-ce qu'un intellectuel : « personnes qui ayant acquis quelque notoriété par des travaux qui relèvent de l'intelligence abusent de cette notoriété pour sortir de leur domaine et se mêler de ce qui ne les regarde pas ». *Sartre*. Sartre ici dénonce « Sartre » ou son image abusivement sacralisée et annonce la fin de cette usurpation du **prêtre laïque** ; processus de déthéologisation du discours laïque y compris « *l'intellectuel doit disparaître au fur et à mesure que la société sera plus démocratique, que les gens auront plus de temps pour penser ; l'intellectuel n'aura plus rien à faire en tant qu'intellectuel. Ce n'est pas qu'on n'écrira plus de romans, de poèmes ou d'essais, mais ceux qui les écriront le feront comme un travail supplémentaire gratuit ; et autrement ils auront un métier pratique comme les autres* » ---→ rôle des blogs et d'internet + Wikipédia ?

Entretien de Jean-Paul Sartre avec des intellectuels brésiliens le 12 juin 1978

Un des derniers penseurs modernes de cette unité perdue des facultés de l'intelligence est probablement celui qu'on a appelé « le poète de l'intelligence », je veux parler de « l'énigmatique Monsieur teste », alias Paul Valéry lui-même. Dans son Introduction à la méthode de Léonard de Vinci , Valéry révèle en même temps que sa fascination pour le génie Italien, son propre projet intellectuel : accéder au lieu secret et mystérieux de la naissance de nos idées, cet instant pré-représentatif avant que l'idée n'apparaisse dans sa forme hors du magma de la pensée, ce qu'il appelle « *la parthénogenèse intellectuelle* » p. 114 Intro Léonard de Vinci (parthenos : vierge genèse naissance) c'est à dire ce moment de division de l'unité de la pensée en idées multiples(ailleurs il dit « saisir le mental transitif » qu'il appelle « l'implex ».... Le projet de Valéry est donc de parvenir à en localiser l'espace, **lieu sacré mental du commencement où tout est en transition**, tout passe de l'intransitif de la pensée à la transition illimitée et chaotique de nos idées (le coq à l'âne de la pensée), comme un cinéaste qui voudrait filmer le monde juste avant qu'il n'apparaisse (Godard), qu'il ne se fixe dans des décors, un peu comme Mondrian et Malevitch cherchant à révéler ce qui existe juste avant que n'apparaissent le mélange des couleurs et le flux des courbes, montrer donc **la matrice de nos représentations** : « *J'ai à combiner les normes suivantes, peinture, architecture, mathématique, mécanique, physique et mécanisme* ».. Rien de moins ! Accéder au tout avant qu'il ne devienne et se disperse en diverses parties. Toutefois à la différence de son mentor Léonard, même s'il lui arrive de s'adonner à la recherche mathématique, Valéry n'est plus du tout dans l'héritage Pythagorien de cette recherche d'une harmonie pré-établie. Il teste si j'ose dire en aveugle, dans tous les sens, dans toutes les thématiques, **il n'édifie (élever) pas comme le fera par exemple le poète Virgile** dans les Bucoliques au 1er siècle av. J.C qui lui par contre construira son texte de façon quasiment pyramidale, en 10 églogues (une églogue = vers

pastoral ici le thème de l'Arcadie) dont la somme des vers de chacune font écho entre elles, est-ce un hasard ? On parle d'écriture sacrée ? Le nombre de vers de certaines églogues est quasiment identique : 1, 9, 2, 8 font 333 vers et le restant la quasi même somme de 330 etc. créant un équilibre presque parfait, une sorte de temple dont les murs s'élèvent en parallèle jusqu'à la perfection... ce qui justifie des rapprochements par exemple les églogues 1 et 9 traitent de l'injustice, la 2 et la 8 de la passion, la 3 et la 7 de la musique, la 4 et la 6 de la musique surnaturelle et seule au sommet de cette pyramide de vers géométriquement et arithmétiquement agencés, comme un fronton reliant ses colonnes, la 5 traite de la plénitude par l'Ataraxie Epicurienne. **(on comprend mieux ainsi le choix de Virgile par Dante pour l'accompagner dans La divine comédie pour sortir des cercles concentriques de l'enfer n'est pas innocent. Le poète est un initiateur, les autres pourrissent dans leurs vices et ne peuvent sortir de leurs cercles ce qu'une certaine poésie permettrait) Symbolique des Bucoliques ; on monte donc par étapes de la vulgarité humaine à l'homme-dieu tel que Epicure l'annonce à la dernière ligne de la lettre à Ménécée. Bien entendu Virgile a suivi une formation néo-pythagoricienne qu'il semble appliquer ici dans la contrainte formelle des Bucoliques. (Si on entre dans le détail de l'Enéide on trouvera également à l'œuvre plusieurs type de géométries).**

La structure pyramidale, ici textuelle, tellement caractéristique de l'antiquité et quasiment abandonnée par la modernité, se présente donc comme le commencement de l'origine, l'archétype absolu de l'ordre, de l'unité de la pensée et de l'univers, c'est une idée essentiellement Pythagoricienne pour lequel **les nombres expriment notre inconscient relié au commencement de l'univers**. Ainsi les nombres sont véritablement sacrés car ils expriment la genèse de l'univers c'est ce que montre la fameuse **pyramide de nombres de pythagore** - la Tetraktys qui signifie : à quatre rayons (aktys : lumière), qui se présente comme la véritable **matrice de l'univers** : la racine et la source du flux de l'univers. Elle est constituée du 1-2-3-4 dont la somme fait **10 et qui contient tout l'univers à son commencement ce qui nous fait entrer de plain pied dans le sacré par le carré puisque 4 est le premier nombre carré par excellence, de toute l'antiquité à aujourd'hui. ON a un carré dans un triangle....** On a une pyramide de Khéops, carrée à la base, pointue par 4 triangles en relief...

1 = l'unité harmonieuse (dieu) Le feu qui génère la vie 2 = la division, la séparation (le fils) L'air qui emporte et qui sépare comme dans un voyage « bon vent ! » 3 = la clé de la vie et de son engendrement, le premier des impairs qui réunit les propriétés des deux premiers (faire un impair c'est créer une situation inédite dans un ordre qu'on modifie). C'est le père le fils ET le saint esprit. Son symbole c'est L'eau qui associe et féconde 4 – la matérialité, la création... La terre comme support qui reçoit et féconde ce que l'air a fait se rencontrer et se féconder par l'eau....La somme renvoie au départ à 10 soit le 1 divin + 0, le commencement. La tetraktys se présente comme le principe mathématique de l'engendrement et de la multiplication telle qu'on l'observe dans toute cellule vivante, (mais aussi bizarrement dans la codification numérique basée sur le langage binaire du 0 et du 1). Nous savons que dans notre corps à chaque seconde, la division cellulaire s'opère tranquillement, la mort et renaissance cellulaire c'est l'apoptose si cette division vitale ne s'opérait plus ou mal, on aurait un agglutinement tumoral de cellule.... Un désordre métastatique.

Par le **Tetraktys on obtient donc un triangle et ce triangle est dit sublime** en ce qu'il permet l'unification de la partie et du tout. **La partie est le tout et ne sont plus séparés**. Le sublime selon

Kant dans la CFJ 1787 apparaît lorsqu'une grandeur dépasse la capacité conceptuelle de l'entendement. Nous l'avons atteint. Ici le sublime réside dans le fait que à partir de ce triangle matriciel peut s'engager géométriquement un processus d'engendrement vital de formes élémentaires : point, ligne, plan à nouveau une triangulaire, telle que Kandinsky le Pythagore de la peinture abstraite en mouvement va le théoriser pour le Bauhaus... (Que nul ne le regarde s'il n'est géomètre !). En effet à partir d'un point il y a 2 possibilités : on trace 1 droite puis une deuxième. Soit elles sont parallèles et on a un carré ou en volume un cube, Soit elles ne le sont pas et on a un triangle qui donne en volume un Tétraèdre (4 faces triangulaires) qu'on peut démultiplier ensuite en octaèdre 8 faces qu'on peut démultiplier en Icosaèdre (20 faces)... **Le point mis en mouvement par de simples lignes dans un plan engendre donc des formes : Tout point contient son univers....** (Cf ; Le point gris chez Paul Klee qui permet d'unifier le visible et l'invisible). Ce sont là des corps fondamentaux « parfaitement beaux » dont parle Platon dans le Timée où il raconte la genèse de l'univers : les 5 polyèdres successifs que l'on trouve représentés sur des planches de Léonard de Vinci et qui sont censés exprimer géométriquement, intellectuellement **la genèse METASTATIQUE de l'univers** (JE CHANGE DE PLACE). La géométrie c'est la vie !

Pourquoi parler de l'engendrement des formes à partir de la Tetraktys Pythagoricienne au sujet d'une recherche sur la sacralité du nombre d'or ? C'est que **le nombre d'or se comprend à partir de la combinaison de ces deux figures fondamentales que sont le carré et le triangle tirés d'un point initial dans un plan.** Et cela permet de résoudre l'unique problème fondamental de la métaphysique : comment unir l'âme et le corps, l'esprit et la matière ?

En 1876 le philosophe **Gustav Fechner** pense avoir résolu le problème métaphysique de l'union de l'âme et du corps dans une formule qui l'amène au nombre d'or. Il est **forcé d'admettre que ce rapport est INSTINCTIVEMENT INTUITIVEMENT compris comme parfait et harmonieux.** Nous le RESENTONS avant même de le connaître ou de le calculer (âme réminiscente de Platon).

Il fait une expérience en distribuant divers à un public ignorant divers rectangles en demandant de choisir le plus joli : celui qui est systématiquement retenu c'est le rectangle d'or qui rassemble de manière homogène toutes les grandeurs qu'il contient. C'est une proportion divine déjà mentionnée par **Vitruve** qui inspirera Léonard de Vinci (homme de Vitruve) ; **Il y a de la petite partie à la grande, le même rapport que de la grande au tout.** (*Vitruve*, architecte romain 1^{er} siècle avant notre ère). Donc Unité des contraires...

Si on trace une ligne des pieds au nombril de d'un homme il y a le même rapport que si on trace une autre ligne de ses pieds au sommet de sa tête (très grosso modo $2/3$ $1/3$) : **P = 1,6180339887.** C'est la fameuse **quadrature du cercle** qui permet de passer de la surface d'un cercle à la même surface carrée ce qui permet donc de réunir des contraires. **L'unification sacrée des contraires c'est donc bien la fonction du nombre d'or.**

Exercice : Dessiner deux rectangles identiques : un format paysage l'autre en format portrait.... On complète par un nouveau rectangle. Le rectangle de départ est d'or si sa diagonale se confond avec celle du grand rectangle... Cf . livre format folio (carte de crédit..) et ainsi de suite jusqu'au plus petit . Le parthénon d'Athènes (Phidias) en englobant base et fronton respecte cette sublime

proportion, de nombreuses places à Rome respectent cette proportion etc.... Le livre de poche, les cartes de crédit, les écrans 16/9^{ème} ...

On pourrait se moquer de cette fascination de beaucoup d'artistes notamment Léonard de Vinci pour cette **numérologie métaphysique**, mais **cette genèse secrète n'est pas qu'intellectuelle** : on **peut en observer la manifestation dans la formation chimique de tout corps vivant, de tout mouvement céleste, de tout corps minéral.... Le végétal comme le minéral ou l'animal répondent à une constante** : Phi c'est bien sûr un irrationnel dont la valeur approximative est : **1,6180339887.....**

Cette constante peut se multiplier harmonieusement si l'on applique le principe de **la suite de Fibonacci** (mathématicien italien, qui a ramené de ses voyages en orient un livre Le livre des calculs (liber abaci) la série de Fibonacci ; chaque nombre est donné par la somme des deux précédents : 1, 1, 2,3,5,8,13,21,34,55,89,144 etc.... **Si on divise maintenant chacun de ces nombres par celui qui le suit, on se rapproche toujours plus de 1,618....** nombre d'or. Ce qui correspond à un développement fractal selon la théorie du chaos mais au développement de l'ADN des végétaux, des minéraux et des animaux.... **Il y aurait bien un code, un archétype commun à tous les vivants !** La fleur de Tournesol se développe toujours selon les mêmes spirales : **langage caché à tout le vivant qui rythme (musique !) tout développement sur la proportion d'or donnée par la série de Fibonacci.**

Encore plus loin, trop loin ? Certains vont même jusqu'à démontrer que **tout acide aminé composant la séquence ADN d'une protéine émet un signal de nature quantique, « une onde d'échelle » qui correspond à une fréquence précise....** Qu'il est possible ainsi de transposer dans le spectre des fréquences musicale. On doit pouvoir influencer la bio-synthèse de tout vivant soit positivement soit négativement. En conclusion ; l'eau mais aussi les sons participent de la croissance des vivants ! Le son parce qu'il est un nombre serait bien un élément vital de l'univers ;..

Le Corbusier a appliqué cette suite de Fibonacci avec l'invention d'une nouvelle unité de mesure moins abstraite et plus humaine : le **MODULOR GÉNÉRANT L'EURYTHMIE** par exemple la cité radieuse à Marseille : Par exemple, le rapport entre la taille (1,83 m) et la hauteur moyenne du nombril (1,13 m) est égal à 1,619, soit le nombre d'or à un millième près. La taille humaine standard d'1,83 mètre est basée sur l'observation de l'architecture traditionnelle européenne et de l'utilisation des proportions de cette unité pour élaborer l'harmonie d'une architecture.

Application à la musique : Cf. Xenakis qui va importer dans son écriture stochastique ce procédé inspiré de fibonacci et du nombre d'or. Ces glissandos se présente comme un nuage de notes qui s'amplifie et grossit selon un ordre calculé...

Application à l'architecture . Outre Phidias (parthénon) qui a donné sa lettre au nombre d'or ... Le Corbusier a le souhait d'imaginer une gamme "architecturale" semblable à la gamme musicale. Le Corbusier associe aussi la musique avec la mathématique et les sciences en

général : "Ce n'est pas la musique qui est une partie des mathématiques, mais au contraire, les sciences qui sont une partie de la musique, car elles sont fondées sur les proportions et la résonance du corps sonore engendre toutes les proportions"¹.

Auguste Perret et le grand triangle de la ville du Havre entièrement bâtie sur un rapport s'approchant du nombre d'or où tout est multiple de : 6,24-→ l'harmonie au cœur de la standardisation économique c'est « le luxe pour tous »...

3° Transgresser : la hiérophobie contemporaine ?

A) Du sacré dans un monde technocentré ?

Il n'est pas innocent de s'intéresser aujourd'hui à la question du sacré où ce qu'il en reste dans un monde où les nombres ne servent plus qu'à produire des calculs plutôt que des rapports et des mises en relation de contraires. Avec la modernité le sacré n'est-il pas tombé dans une sorte de liturgie mécanique et asséchante, incapable d'initier à la recherche sacrée d'une unité dans le chaos du monde ? Le protestant Max Weber dans L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme a parlé d'une « cage d'acier » qui résulterait **de la rationalisation croissante de la vie en société au point d'en dénaturer le sens, l'harmonie potentielle**, jusqu'au fameux « désenchantement du monde » qui a fait la fortune intellectuelle de Marcel Gauchet. **Mais la déthéologisation du monde périodique dans l'histoire est-ce pour autant sa désacralisation ?** Peut-on abolir cet archétype (structure psychique a priori, condition de possibilités de toutes les autres) de la raison ? La bureaucratisation et le contrôle/gestion sont devenus une finalité au point que « la dialectique des lumières » dont parlaient Max Horkheimer et Adorno engendre cette éclipse de la raison au fur et à mesure que décline la croyance collective en la capacité du progrès à réaliser un bonheur autre qu'une simple recherche de distraction, de divertissement. Déjà Tocqueville avait décrit et décrié dans De la démocratie en Amérique ces foules bureaucratisées attendant leur salut de l'État (comme hier les foules théocratiques attendaient leur salut des prêtres) qui ne peut qu'au mieux leur offrir du confort, matériel et moral, mais nullement un sens à la vie... « *ce que je crains le plus pour les siècles à venir ce ne sont justement pas les révolutions* » écrivait cet ancien noble Tocqueville avec mélancolie. La « cage d'acier » nous a appris à supprimer les convictions pour assumer des responsabilités impersonnelles qui hélas n'ont pas pour projet d'améliorer l'homme pas plus que la société. Il s'agit désormais tout au plus de faire fonctionner le commerce à quoi tout se réduit, en désacralisant définitivement ce que pourrait bien être l'idéal de la raison au XXI^{ème} siècle, idéal déjà bien martyrisé au XX^{ème} siècle par les massacres diplomatiques (1914-1918) ou administratif (la shoah) de populations découvrant l'horreur d'une démocratie de masse, nucléaire et industrielle. **Comment rendre aux hommes la sensibilité et le cœur que la rationalité sociale, la professionnalisation et la domination économique leur ont ôtés ?** Sommes nous condamnés au pathos mélancolique de Hannah Arendt et de l'intelligentsia allemande exilée au USA qui voyaient une continuité logique de la barbarie nazie à la barbarie culturelle que représentait à leurs yeux Hollywood ? Ou bien est-ce qu' **une mutation du sacré ne se serait pas opérée sous nos yeux et telle la magie des nombres irrationnels de pythagore, nous serions**

incapable de la voir faute d'y être initiés sinon de comprendre les transitions fractales de la beauté sacrée ? Pour résumer et pour finir : **dans un monde non plus Théocentré mais Technocentré Comment et peut-on encore aujourd'hui faire la distinction du profane et du sacré ?**

C'est à cette question que **Mark Alizart** ancien directeur du Palais de Tokyo (nommée en 2010 par Mitterrand) s'est attelé dans un livre qui n'a pas fait date mais qui néanmoins **pose le problème de l'évolution et de la possibilité du sacré dans le monde contemporain du spectacle, de la marchandise et de l'égalitarisme**. Préalablement en 2008 Mark Alizart avait déjà dirigé le catalogue de l'exposition « Traces du sacré » pour Beaubourg (voir sur Internet). **La thèse de Pop Théologie vise à sauver le monde de sa réduction à un immense supermarché qui cacherait en fait non plus une transcendance dans l'immanence comme jadis au temps des cathédrales, mais plutôt au cœur même du système marchand, c'est l'immanence qui de part en part serait devenue transcendante. Position radicale donc ! Le sacré est partout dans la société marchande même si son temple est invisible à ces nouveaux profanes que sont les gardiens de l'ancienne culture.**

Avec la mort de dieu prophétisée par Nietzsche le besoin de transcendance n'a pas disparu il s'est tout simplement déplacé. Ce n'est pas à la mort de l'art dans son rapport au sacré auquel nous assisterions mais plutôt à sa résurrection portée en cela par l'apogée d'une religion qui serait devenue discrètement **la nouvelle idéologie de notre temps, la religion protestante** : le protestantisme aurait triomphé de l'ancienne métaphysique chrétienne. Mark Alizart raconte comment il a fini par rapprocher la fameuse phrase de Joseph Beuys « *chaque homme est un artiste* » comprise de manière non mélancolique, de la phrase de Luther « *chaque homme est un prêtre* » qui signe la possibilité d'un accès démocratisé à dieu, sans médiations hiérarchique et sans illusions magiques. Il dit que « *la rencontre de ses deux phrases a été pour lui un électrochoc, pour autant que l'on admette que le protestantisme ne soit pas et n'ait jamais été un nihilisme* ». Son livre commence par nous rappeler comment aux Etats Unis **le développement du méthodisme protestant correspond à une exigence de foi plus sincère** qui ne doit pas se banaliser dans une pratique séculière à l'image de la « cage de fer » de Weber. Le croyant sincère, le protestant méthodiste le quaker (le trembleur), est celui qui **prend le risque personnel de s'affranchir d'une croyance trop bien administrée**, Hegel parlerait d'un universel abstrait et devenu insensible car trop codifié, et qui par **ce geste de « lâcher prise » se rapproche du vrai message du christ comme transfiguration et renaissance** (p.66 et 69) : « *la mort qui avait été vidée de son sens par le scientisme et identifiée à une décomposition chimique de l'organique prend une nouvelle signification (...) La mort est le prélude à la renaissance car c'est la dignité de l'homme* » voilà qui illustre ce qu'il appelle « le réveil méthodiste de la foi » qui consiste à **mériter la grâce par un sacrifice authentique de toute croyance** en son élection suprême. La grâce devient désormais proportionnelle à la capacité de désacraliser ce « **catholicisme de gouvernement** » de l'ancien christianisme positif qui, en transcendant les contradictions de la foi, aurait perdu le vrai message christique en le déssubjectivant. Je cite Mark Alizart au terme d'une longue analyse de l'idéalisme allemand issu du séminaire du Stift à Tübingen (Novalis, Hegel, Schelling, Hölderlin), soit le romantisme allemand, : « *Ce que la foi nous rappelle c'est que dieu n'est dieu que de ne pas s'offrir à une représentation, mais d'être le mouvement même de sa manifestation.* » Sous entendu la foi n'est pas que l'accès liturgique à la révélation par l'hostie ou autre rituel désuet, mais aussi la révélation s'accomplissant dans le cœur du croyant qui prend le risque pour l'éprouver de perdre le christ afin de vérifier et réveiller sa foi : « *Le corps du christ n'est présent qu'en tant, et que le temps qu'il est supprimé* » p. 83. Ce déchirement de la conscience individuelle serait nécessaire à la

résurrection de la raison ce qui n'est pas sans nous ramener à notre base de départ qui faisait du sacré un mouvement d'appropriation d'une réalité sublime parce que contradictoire et impliquant de faire cohabiter les contraires. La force du sacré résiderait encore dans cette *coïncidentia oppositorum* traditionnelle, comme unidiversité infinie des possibles.

Nous y voilà à nouveau, car dans ce méthodisme du « born again » (de la renaissance par le risque de la mort comme perte symbolique), « *seul peut-être sauvé celui qui a risqué de perdre quelque chose* ». Il fait savoir et oser **tout recommencer**. Ici nous voisinons dans les parages mystiques de « l'athéisme purificateur » de Simone Weil (La pesanteur et la grâce) : **par son doute et sa sincérité l'athée peut se révéler plus proche de dieu que le vulgaire croyant positif incapable de déconstruire ce qu'il pense être son élection qui en réalité est sa perte**. Ce sont désormais l'individualisme et le cœur qui priment au XXIème siècle mis au défi d'engendrer du « nouveau », de nouvelles transcendances non plus à partir de valeurs passées, mais à partir de la violence du monde contemporain (La domination absolue de la rationalité instrumentale d'un monde technocentré peut-elle retrouver la capacité à recréer des liens dans une société toujours plus concurrentielle qui exclue et sacrifie ses plus faibles sur l'autel de la mondialisation ?).

Nous serions collectivement en train de traverser cette mise à l'épreuve de notre sincérité à vouloir créer du sacré sans se contenter d'en hériter d'un monde qui n'est plus.

B) Du vertical catholique à l'horizontal protestant : le verbe se fera-t-il chair ?

Voilà pourquoi selon Mark Alizart la culture verticale du beau comme idéal académiquement normé et normatif peut désormais se renverser : la sacralité du beau quitte les nuages de l'académisme pour **entrer dans le vif du quotidien** et prendre **le risque de souiller ses beaux habits au contact du trivial, du simple, de l'inexpressif** (valeurs désormais esthétiques pour les créateurs contemporains) bref nous entrons vivants dans la glaise du créateur. Le programme de l'art contemporain se comprend mieux maintenant quoiqu'en pense le conservateur académicien et mélancolique Jean Clair qui dénonce à juste titre le business qu'est devenu l'art contemporain objet d'idolâtrie venue des marchés de l'art américain d'après guerre et qui ont introduit ce nouvel académisme du « n'importe quoi » dans l'art. Reste que pour Mark Alizart : « *l'artiste ne fait que représenter le monde, certes mais pour pouvoir le représenter il doit le recréer pour cela il doit en pénétrer l'intérieur, l'aimer, le vouloir, vouloir ce qui est* » p. 139. Et non pas vouloir ce qu'il devrait être, vouloir ce qu'il a été, ce qu'il pourrait être selon les gardiens de l'orthodoxie culturelle etc.... **La conséquence de cette éthique protestante dans la post-modernité de l'art est-elle épouvantable ?...** En tous les cas avec la fin des grands récits dans le monde post-moderne (JF Lyotard La condition post-moderne) et l'impératif d'aimer l'époque comme elle se joue , c'est assurément la fin du (d'un certain) Grand Art, de La grande musique, de La narration, du cadre et des unités de temps et de lieu. Le discours de l'art se fragmente comme le discours amoureux de Roland Barthes... Bien sûr Mark Alizart prend bien soin de rappeler qu'il n'y a rien de spécifiquement contemporain à cela : la fin du grand art c'était déjà la rengaine du XVIIIème siècle initiés avec le roman de Laurence Sterne *Tristram Shandy* et sa critique cinglante et désopilante des autorités de son époque que furent Jonathan Swift et John Locke. C'est également Fourier et son apocalyptique phalanstère des passions, Flaubert qui avec *Mme Bovary* caricature l'idéologie du progrès, (comment mourir d'ennui au bras d'un positiviste...) mais aussi Diderot qui avait déjà

montré la voie à Guy Debord avec son Neveu de Rameau dans la dénonciation du spectacle de la cour. Rien de nouveau sous le soleil donc... Et que dire des transgressions du Caravage qui peint la vie populaire en même temps que la bible (La mort de la vierge où il reprend le visage d'une prostituée noyée dans le tibre, « le verbe s'étant fait chair » l'art a perdu son « auréole » dira Baudelaire qui lui aussi fera l'apologie d'une modernité désenchantée et vulgaire...). « *l'esthétique de l'échec, la célébration du ratage et la célébration de l'altérité irréductible de l'Autre sont les tropisme de la fin du XVIIIème siècle* » p. 278. Certes nous allons **manifestement vers un art sans œuvres** (« une œuvre d'art qui ne soit pas d'art » disait déjà Duchamp dans les années 20 ce qui ne l'a pas empêché d'être lui aussi sacralisé), un art du rien, certes désespérant, mais qui lui non plus n'échappera pas à son académisation retardataire ?

Dans cette sempiternelle lutte des anciens et des modernes autour du périmètre des nouvelles et anciennes sacralités, Il faut garder présente à l'esprit la critique violente des musées que faisait déjà Paul Valéry dans lesquels selon on ne pouvait rien trouver de délicieux ; « *Je n'aime pas trop les musées. Il y en a beaucoup d'admirables il n'y en a point de délicieux. Les idées de classement, d'ordre et d'utilité publique n'ont rien à voir avec les délices. .. Nous sommes accablés par tant de génies. Je crois bien que l'Égypte, ni la Chine, ni la Grèce, qui furent sages et raffinées, n'ont connu ce système de juxtaposer des productions qui se dévorent l'une l'autre. Elles ne rangeaient pas des unités de plaisir incompatibles sous des numéros matricules, et selon des principes abstraits. Mais notre héritage est écrasant. L'homme moderne, comme il est exténué par l'énormité de ses moyens techniques, est appauvri par l'excès même de ses richesses. Nous devenons superficiels* ».... Texte de 1923 Œuvre 2 Pléiade p. 1290-1293. **L'histoire de l'art finirait-elle par stériliser la sensibilité en sacralisant des objets en lieu et place d'une expérience, d'un contact avec la violence de l'acte de créer dont les raisons seraient institutionnellement dissimulées ?**

Presque un siècle plus tard Christian Boltanski se moque lui aussi des œuvres exposés comme des reliques dans les musées contemporains. N'est-ce pas là une reformulation luthérienne de la critique des indulgences ? « *Le musée a certainement remplacé aujourd'hui les cathédrales du passé. Bilbao fonctionne comme la création d'une ville au Moyen Age : on trouvait un bout d'os de saint, on construisait une église autour, une foire s'installait et... La ville devenait riche ! A Bilbao on a trouvé quelques reliques, on a construit une grande cathédrale et la ville est devenue riche* ». Revue Cassandre n° 40, Mars 2001 « On n'est pas sorti de l'église ! ».... Nous revoilà revenu aux cathédrales, mais vides désormais de toute signification.

Problème : sitôt que Pollock met à l'horizon sa toile et la déverticalise (fin de la verticalité ecclésiastique et de sa hiérarchie de valeurs) c'est toute la société qui s'y répand, à la façon dont Mac Donald propose à ses clients dans ses publicités de venir casser la croûte : « venez comme vous êtes » ! Et Mark Alizart de faire l'apologie de ces nouvelles sacralités contemporaines que sont le blue jean, le bronzage , les parcs d'attraction, la guerre des étoiles et même Kung Fu Panda MAIS il reconnaît p.176 que le risque c'est bien que la culture devienne paradoxalement une industrie de masse et se transforme à son tour en une cage d'acier weberienne dont le tourisme superficiel serait le nombre d'or du business contemporain : Sois artiste (Cf. Michel Mouton Sois artiste ! Et surtout fait consommer en saturant les cathédrales de l'art où le public espère trouver une transcendance !

Décidément le sublime est toujours ailleurs... Et met l'humanité au défi de l'atteindre.

Voilà le sacré à nouveau coincé entre deux nouvelles polarités complémentaires : non plus seulement le haut et le bas comme dans l'ancienne tradition, mais plus prosaïquement, « eux » et « nous », les classiques et les modernes, l'autorité académique et sa pureté intellectuelle, contre l'expérimentation populaire avant qu'elle n'acquiert ses lettres de noblesse au risque de se salir définitivement ...

Conclusion : nous voulions l'oublier mais la beauté et son code d'accès sacré, secret, passe par la mort (CF Maurice Blanchot La littérature et le droit à la mort 1948) , le bizarre, l'inattendu , l'inquiétante étrangeté dirait Freud, qu'il s'agit de transcender pour renaître, **voilà le sublime, cette traversée de l'incertitude du présent**. Car que reste-t-il du sacré lorsque cette transcendance est déjà effectuée, lorsque **le risque du sacrifice** n'a plus besoin d'avoir lieu et qu'il est administré par une hiérarchie profiteuse , qui ne l'a pas éprouvée elle même et ne fait qu'hériter du passé sans mériter du présent et de ses incertitudes ? C'est exactement la thématique de « Mort à Venise » de Thomas Man où l'on peut lire : « **celui qui rencontre la suprême beauté sait qu'il n'est pas très loin de la mort** »... Cette mort désespérante mais nécessaire à l'art c'est aussi la vieillesse d'une époque qui n'accepte plus l'infini et se crispe sur une perfection formelle. Cette vieillesse d'une époque qui est dérangée par le présent est magnifiquement symbolisée dans le film de Visconti (1972) par la rencontre que fait à Venise Gustav Aschenbach avec le jeune éphèbe d'une beauté éblouissante dont il n'ose avouer l'attirance qu'il éprouve malgré lui... or c'est justement Sa résistance au contact humain, son moralisme rigoureux, son puritanisme esthétique que lui reproche violemment son ami critique Alfried (1H50 mn), cette crispation hiératique qui l'empêche de comprendre que l'art comme le sacré suppose une ambiguïté sans laquelle la liberté de créer n'est plus, un double sens que « la vieillesse impure » empêche de comprendre... C'est l'aristocrate Visconti qui écrit cela en 1972 soit 4 ans avant sa mort. A 50 mn le jeune Alfried joue des accords disharmonieux pour expliquer à Aschenbach « **le paradis infini de ce double sens** » qu'est l'art et surtout pas ce perfectionnisme académique qui feint d'oublier que **Venise est de toute façon construite sur les immondices de son égout** ! La mort (le choléra) rode nécessairement autour non pas « du » sacré dans sa tension vers l'universel (cette illusion de s'imaginer détenir l'idéal) mais de notre représentation partielle du sacré (notre condition) dans l'université infinie des possibles .

Alfried : « Professeur Aschenbach » votre musique est vide...Votre public ne vous suit pas...Cela manque d'émotion, de vérité...Les « sens », professeur... votre musique transpire la maîtrise de vos sens...Le génie réclame le diable, le vôtre est couché à vos pieds, domestiqué » ...

BIBLIOGRAPHIE des ouvrages chronologiquement cités :

Régis Debray : Jeunesse du Sacré – Dieu un itinéraire

Roger Caillois : Le sacré

Mircéa Eliade : Chamanisme et techniques de l'extase – Cosmologies et Alchimie babylonienne

Kandinsky : Du spirituel dans l'art

Lactance : Des institutions divines

Michel Tournier : Robinson ou limbes du Pacifique

Emile Durkheim ; Le suicide 1897

Sigmund Freud : L'avenir d'une illusion – Sur le problème du masochisme

Delphine Horvilleur : Le bouc émissaire (2015 ed. Conform)

Emile Benvéniste : Le vocabulaire des Institutions Indo-Européennes Tome 2 (le sacré)

Marie Madeleine Davy : Initiation à la symbolique Romane

Ancien Testament : Les Rois

Platon : Ménon

Darren Aronofski : Le nombre Pi (film) – 1998

Jean Le Berinois : Le nombre d'or

Platon La République 546 B « 216 le nombre de Platon »

Hannah Arendt : La crise de la culture

Jean Paul Sartre : Entretien avec des intellectuels brésiliens – 12 Juin 1978

Paul Valéry : Introduction à la méthode de Léonard de Vinci

Virgile : Les bucoliques

Dante : La divine Comédie

Epicure : Lettre à Ménécée

Platon : Timée

Vitruve : De Architectura

Léonardo Fibonacci : Le livre des calculs

Le Corbusier : Vers une architecture

Iannis Xénakkis : Metastasis

France Musique : **la musique et les mathématique** - <http://www.francemusique.fr/emission/le-dossier-du-jour/2014-2015/la-musique-et-les-mathematiques-11-25-2014-08-13>

Max Weber : l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme

Alexis de Tocqueville : de la démocratie en Amérique 2, 14

Mark Alizart – Pop Théologie – 2015

Exposition Centre Beaubourg « **Traces du sacré** » 2008 (la catalogue + internet)

Michel Mouton : Sois artiste ! Aubier - 1994

Maurice Blanchot : la littérature et le droit à la mort - 1948

Christian Boltanski : On n'est pas sorti de l'église – Revue Cassandre n°40 , Mars 2001

Thomas Man : La mort à Venise - 1912

Luchino Visconti : La mort à Venise - 1971

Quelques œuvres contemporaines, très sommairement :

Chirico, *Il Grande Metafisico [Le Grand Métaphysicien]* (vers 1917)

[Evolution] de Piet Mondrian (1911), *Le Rêve* de Frantisek Kupka (vers 1906-1907), *Plan en dissolution* de Kasimir Malevitch

Vaslav Nijinski danse *L'après-midi d'un faune* (1912),

Composition avec deux lignes (1931), Piet Mondrian imagine un fonds blanc, sur lequel deux lignes noires se croisent. La toile abstraite devenue un miroir de la lumière accueille à son tour le souffle de son ombre, la forme du visible. L'œil repère la trace du sacré à la limite de l'abstraction invisible et de sa reconstruction géométrique.

Piss Christ [Immersion] (1987), Andres Serrano pose la question de la fonction de l'image en régime de modernité. Son acte interroge la différence entre une image destinée à faire du sacré - c'est le sens littéral du mot « sacrifice » - et une image destinée à opérer la destruction du sacré - c'est le sens du mot « sacrilège » -.elle métamorphose.

Virgin Mother [Mère vierge] (2005-2006) de Damien Hirst est censurée lors de la foire *ShContemporary* à Shanghai...

Vierge fluo de katarina Fritsch

Chapelle notre dame du haut ronchamp Le Corbusier

Body art : Michel Journiac – Sainte Orlan – Olivier de Sagazan (transfigurations
- Biarritz)

Les danses botu

Mark Rothko - Yves Klein

Pierre Guyotat : Le livre